



LA PAGE D'HISTOIRE
DE JEAN SÉVILLIA



ET SI L'ARMISTICE AVAIT ÉTÉ SIGNÉ PLUS TARD ?

Si les armées alliées avaient pu combattre sur le sol allemand avant le cessez-le-feu, fin 1918, l'histoire aurait pu s'écrire autrement.

Au printemps 1918, après que la Russie des Soviets a abandonné le combat, les Allemands rassemblent leurs moyens à l'ouest dans l'espoir de remporter la victoire avant l'arrivée des Américains, entrés dans la guerre en 1917. Le 21 mars, ils déclenchent une offensive foudroyante qui contraint Français et Anglais au repli. Mais Foch, nommé commandant interallié, prépare la contre-offensive. En juillet, il gagne la seconde bataille de la Marne autour de Reims. En août, il lance 104 divisions françaises, 60 divisions britanniques et 28 divisions américaines sur l'ensemble du front. De la mer du Nord à la Meuse, les Allemands ne cessent désormais de reculer. Au début de l'automne, le haut commandement allemand, voulant épargner ses troupes, incite les dirigeants civils du Reich à présenter une demande de paix. Foch, lui, poursuit l'offensive, tout en faisant admettre par les autorités alliées les conditions d'un armistice. C'est alors, selon Benoît Chenu, que l'histoire aurait pu s'écrire autrement.



S'appuyant sur les travaux de chercheurs allemands, britanniques et américains, il montre que, tout au long de l'année 1918, les Alliés ont surévalué les capacités allemandes. Les succès initiaux de Ludendorff résultaient en réalité d'erreurs tactiques alliées habilement exploitées. Après l'été, Foch et Clemenceau hésitent à pousser leur avantage, alors qu'ils disposent de la supériorité sur le plan de l'armement et de la logistique. Ainsi diffèrent-ils une grande offensive en Lorraine, option défendue par Pétain et qui devait mener les troupes franco-américaines jusqu'au cœur de l'Allemagne, leur permettant de remporter une victoire totale. L'armistice, signé le 11 novembre alors que le territoire allemand était resté inviolé depuis 1914, nourrira par conséquent, en Allemagne, l'idée que le pays, vaincu militairement, avait été trahi par des défaitistes. Sans verser dans l'uchronie, Benoît Chenu estime qu'une fin des combats différée de quelques semaines aurait forcé Berlin à accepter sa défaite et évité les conséquences politiques ultérieures que l'on connaît.

1918. *Le piège de l'Armistice*, de Benoît Chenu, L'Artilleur, 398 p., 25 €.